

Introduction

Les sept essais rassemblés dans cet ouvrage se rapportent tous, d'une manière plus ou moins directe, à ce qu'Ann Banfield appelle les « phrases sans parole » du récit de fiction. C'est à Cyril Veken, le traducteur du premier ouvrage de Banfield, qu'on doit la belle traduction de unspeakable sentences par « phrases sans parole ». Il ne faut toutefois pas se méprendre sur le sens de cette expression, qui ne désigne ni des phrases indicibles, c'est-à-dire qu'on ne pourrait ou qu'on ne devrait pas dire, ni des phrases sans parole, c'est-à-dire imprononçables, pour quelque raison que ce soit, mais de façon beaucoup plus spécifique à la théorie de Banfield, des phrases qui ne véhiculent aucune marque explicite ni aucune indication implicite de première personne, et qui ne sont pas interprétables comme l'expression de la subjectivité d'un locuteur 1. Au premier rang d'entre elles, les phrases du style indirect libre, que Banfield préfère appeler phrases de « parole et pensée représentées 2 ». Tous ces essais ont été écrits et/ou publiés après la publication de *Unspeakable Sentences : Narration and Representation in the Language of Fiction* (1982), traduit en français sous le titre *Phrases sans parole. Théorie du récit et du style indirect libre* (1995). Ils en reprennent les cadres théoriques et en prolongent les analyses dans d'autres contextes, où elles acquièrent d'autres usages, d'autres fonctions et d'autres valeurs. Je commencerai donc par une présentation de la théorie des phrases sans parole telle qu'elle apparaît dans *Phrases sans parole* 3.

1. Discours direct, discours indirect, style indirect libre (parole et pensée représentées)

Le point de départ de Banfield, historiquement 4 et méthodologiquement, est l'examen des ressemblances et des différences entre les formes du discours direct et du discours indirect, et le constat de l'impossibilité de passer de l'une à l'autre par une transformation grammaticale plausible.

1. 1. L'hypothèse transformationnelle

La grammaire traditionnelle note entre le discours direct et le discours indirect les différences suivantes : le discours indirect est introduit par une conjonction de subordination (that et whether ou if en anglais, que et si en français) ; les verbes du discours indirect sont soumis à des règles dites de concordance des temps ; le discours indirect est soumis au même type de règles concernant les personnes grammaticales ; certains adverbes et locutions adverbiales de temps et de lieu sont différents dans le discours direct et dans le discours indirect. L'exemple (1), emprunté à Banfield, illustre les ressemblances et les différences entre le discours direct et le discours indirect en relation de paraphrase :

(1) (a) Mary told me yesterday at the station, « I will meet you here tomorrow ».

[Mary m'a dit hier à la gare : « Je te retrouverai ici demain. »]

(b) Mary told me yesterday at the station that she would meet me there today.

[Mary m'a dit hier à la gare qu'elle m'y retrouverait aujourd'hui.]

L'hypothèse la plus évidente que suggère la grammaire générative consiste à poser entre le discours direct et le discours indirect une relation de transformation. Selon cette hypothèse, les deux formes de discours rapporté auraient la même structure profonde et éventuellement l'une (vraisemblablement le discours direct) représenterait la structure profonde sous-jacente à l'autre. Cependant, la difficulté de fournir une représentation convenable en structure profonde pour certains pronoms personnels, déterminants possessifs et adverbes, ajoutée au fait que certaines ambiguïtés d'interprétation existent uniquement dans le discours indirect, constituent des arguments majeurs contre cette solution. Premier argument : prenons les phrases (2a) et (3a), la première étant un exemple construit par Banfield, la deuxième étant empruntée aux Voyageurs de l'impériale de Louis Aragon :

(2) (a) Smith remarked that I was a writer of your caliber.

[Smith a remarqué que j'étais un écrivain de ton envergure.]

(3) (a) Jeannot, paraît-il, a dit à Sophie que c'était votre amoureux...
(Aragon [1942] 2000 : 1050 [celle qui parle est Paulette Mercadier,

la grand-mère de Jeannot ; elle s'adresse à Maria, la bonne])

Comment spécifier la source, dans le discours direct, du pronom personnel I et du possessif your de (2a), ainsi que du possessif votre de (3a) ? Les représentations possibles de ce qui pourrait en être la source en structure profonde (parmi lesquelles celles de 2b et de 3b) ne sont même pas en nombre fini :

(2) (b) Smith remarked, « You/Dorothy/the author of... are/is a writer of his

caliber/Sam's caliber/that idiot's caliber ».

[Smith a remarqué : « Vous (ou Tu)/Dorothy/l'auteur de... êtes (ou es)/est un écrivain de son envergure/de l'envergure de Sam/de l'envergure de cet imbécile. »]

(3) (b) Jeannot, paraît-il, a dit à Sophie : « C'est son amoureux/
C'est l'amoureux de Maria/C'est l'amoureux de ma bonne/

C'est l'amoureux de cette gourde de Maria. »

On peut utiliser le même argument à propos des adverbes déictiques de temps et de lieu du discours indirect. Il est aussi difficile d'assigner une source à avant-hier qu'à vous dans la phrase (4a) :

(4) (a) Jeannot a dit à Sophie que vous l'aviez vu avant-hier.

(b) Jeannot a dit à Sophie : « Elle/Maria/ma bonne/cette gourde de Maria l'a vu avant-hier/hier/aujourd'hui/dimanche. »

Deuxième argument : examinons les phrases (5a-d) :

(5) (a) Pascal disait qu'il avait interrogé la bonne, Maria [...]
(Aragon [1942] 2000 : 1053)

(b) Pascal disait : « J'ai interrogé la bonne, Maria. »

(c) Pascal disait : « J'ai interrogé la bonne. »

(d) Pascal disait : « J'ai interrogé Maria. »

La phrase (5a) est ambiguë. Dans l'interprétation de re, elle est paraphrasée : « Pascal disait qu'il avait interrogé une personne que le locuteur qui rapporte son discours désigne comme "la bonne, Maria" » ; dans l'interprétation de dicto, elle concerne les termes employés par Pascal et la paraphrase est (5b). Si le discours indirect était dérivé du discours direct par transformation, la transformation requise ne pourrait rendre compte que de l'interprétation de dicto. L'interprétation de re devrait être apparentée à une structure profonde différente, donc à une dérivation différente.

Banfield montre ensuite l'impossibilité de poser le discours indirect comme premier et d'en dériver le discours direct par transformation. Elle s'appuie cette fois sur l'existence dans le discours direct de transformations et d'éléments ou de constructions qui deviennent inacceptables dans le discours indirect : inversion du sujet dans les questions, topicalisation (mise en relief par antéposition), dislocation à droite, antéposition des adverbes de mouvement comme *away* en anglais ; interjections, phrases exclamatives, constructions exclamatives sans verbe ; phrases « incomplètes » (qui ne peuvent pas toutes être considérées comme des ellipses ou comme des phénomènes de performance) ; impératifs, apostrophes ; phrases dans une langue ou un dialecte différents de ceux de la proposition introductrice ; adverbes et locutions adverbiales « orientés vers le destinataire », comme *frankly*, « franchement ». Considérons, par exemple, les couples de phrases de (6) et de (7), le premier étant un exemple construit par Banfield à partir d'une phrase de Mrs Dalloway, la première phrase du second étant empruntée directement à la traduction française du roman :

(6) (a) Clarissa exclaimed, « What a lark ! ».

[Clarissa s'exclama : « La bouffée de plaisir ! »]

(b) *Clarissa exclaimed that what a lark.
[*Clarissa s'exclama que la bouffée de plaisir.]

(7) (a) « Mais quelle horreur ! se dit-elle [...].
(Woolf, trad. Pasquier [1925] 1994, 2012 : 1099)

(b) *Elle se dit que mais quelle horreur 5.

Banfield remarque enfin que certains verbes introduisant le discours direct ne peuvent pas prendre du discours indirect (to query, « se renseigner », to inton, « entonner », etc.) et qu'à l'inverse, des verbes comme to learn, « apprendre », ou to mention, « mentionner », n'admettent pas d'autre complément que la proposition du discours indirect. Seuls les verbes dits de communication – to say, « dire », to ask, « demander », to command, « ordonner », etc., auxquels il convient d'ajouter le verbe to think, « penser », « se dire » – introduisent les deux formes de discours rapportés.

Il y a donc au moins quatre arguments contre l'hypothèse d'une transformation entre le discours direct et le discours indirect. L'hypothèse alternative consiste à considérer que le discours direct et le discours indirect sont engendrés indépendamment l'un de l'autre dans la base (c'est-à-dire en structure profonde) 6.

1.2. L'hypothèse syntagmatique et l'introduction du nœud E dans la base

Cette partie du travail de Banfield, très technique et partant difficilement accessible aux non-spécialistes, est cependant fondamentale. Banfield écrit dans la préface à la traduction française de son ouvrage :

Au lieu d'utiliser comme symbole initial des règles de base le nœud [P] ([P] symbolisant la notion classique de « phrase »), j'ai en effet proposé dès 1973 comme symbole initial une entité nouvelle : le nœud E. Ainsi devient possible une définition syntaxique de la subjectivité dans la langue. E est censé fonctionner comme le point de repère pour le système subjectif : déictiques, pronoms personnels, certains temps verbaux, certains mots et expressions.

En vérité, les conséquences de l'introduction du nœud E constituent la matière principale de Phrases sans parole. ([1982] 1995 : 13-14 ; je remplace S, pour « Sentence », par P, pour « Phrase »)

La première partie de l'analyse a montré qu'il existait dans le discours direct un vaste ensemble d'éléments et de constructions qui devenaient inacceptables dans le discours indirect. Par exemple :

(7) (a) « Mais quelle horreur ! » se dit-elle [...]. (Woolf [1925] 1994, 2012 : 1099)

(b) *Elle se dit que mais quelle horreur.

On peut comparer la première proposition de (7a) et la phrase (8a), qui est construite sur le schéma classique de la phrase (P → SN + SV 7).

(8) (a) C'est une horreur.

(b) Elle se dit que c'était une horreur.

Parmi les propriétés communes aux phrases telles que la première proposition de (7a), on peut noter :

- le fait qu'elles ne puissent pas être enchâssées dans d'autres phrases ;
- le fait qu'elles ne semblent pas pouvoir être dérivées par transformation à partir de phrases « normales » ;
- le fait qu'elles n'aient pas de valeur de vérité ;
- le fait qu'elles expriment une position subjective du locuteur.

Pour rendre compte de ces phrases et de leurs propriétés, Banfield définit un nœud E (pour « Expression », au sens restreint de « expression de la subjectivité ») : celui-ci remplace P comme symbole initial des règles de base, mais s'en distingue en n'étant pas récursif (sauf par coordination) 8. E n'est qu'optionnellement

développé comme P. C'est ainsi que les éléments et constructions en italiques de (9) sont considérés comme engendrés sous E, mais en dehors de tout P :

(9) « Seigneur, on sonne à la porte ! » s'exclama Clarissa [...].
(Woolf [1925] 1994, 2012 : 1102)

« Oui, je vous affirme que moi, elle me recevra », répéta-t-il [...].
(1103)

« Voilà ce que j'en ai fait ! Ça ! » (1105)

« Oui, dit Peter. Oui, oui, oui », dit-il [...]. (1105)

Arrêtez ! Arrêtez ! voulait-il crier. (1105)

Et ça dure comme ça depuis tout ce temps ! se dit-il. (1106)

« Amoureux ! » dit-elle. (1107)

Voilà une chose à lui, se disait-elle ; il est amoureux. (1107)

N'empêche, il est amoureux, se dit Clarissa. (1107)

Le nœud E a été réutilisé par Judith et Jean-Claude Milner dans leur analyse des « questions de reprise » (voir Milner et Milner 1975 : 140-141) et par Jean-Claude Milner dans son analyse des « noms de qualité » en français (voir Milner 1978a : 227-232 passim), ce qui peut être considéré comme une « justification indépendante » pour ce symbole.

L'introduction du nœud E dans la grammaire permet à Banfield d'expliquer les différences syntaxiques entre les deux formes de discours rapporté. Le discours direct est formé de deux expressions (E), indépendantes syntaxiquement. Le discours indirect, en revanche, n'est formé que d'une expression. La seconde proposition d'une phrase du discours indirect est une phrase (P), enchâssée, et non une expression. Banfield formule ensuite deux principes permettant d'éclairer les ressemblances et les différences

entre le discours direct et le discours indirect. Le premier est appelé « principe du E anaphorique » :

Certaines formes de reprise en position de complément de verbes de communication ou de conscience (this, that, so, thus) peuvent être coréférentes à un E ou à une séquence de E qui les suit ou qui les précède. (Banfield [1982] 1995 : 97)

Ce principe explique pourquoi la seconde proposition d'une phrase du discours direct, bien qu'ayant la forme et le comportement syntaxique d'une proposition indépendante, n'est pas sémantiquement indépendante de la première. Le deuxième principe est appelé « une expression/un locuteur » (noté 1 E/1 JE) :

À toute expression (E) correspond un et un seul référent pour je ([le LOCUTEUR]), auquel sont attribués tous les éléments expressifs, et un et un seul référent pour tu (le DESTINATAIRE/AUDITEUR). (Banfield [1982] 1995 : 104 ; trad. légèrement modifiée 9)

Ce principe explique pourquoi les référents des pronoms I et you en anglais, je et tu ou vous en français, peuvent être différents dans les deux propositions d'une phrase du discours direct, mais doivent rester les mêmes dans les deux propositions d'une phrase du discours indirect :

(10) (a) « [...] – Mais oui, jei mei rappelle très bien vous avoir vu ce jour-là »,
mej dit d'un ton marqué Mme de Guermantes, comme si de sa part ce
souvenir avait quelque chose qui dût beaucoup mej flatter. (Proust [1920-1921] 1988 : 795).

(b) Elle mei dit qu'elle se rappelait très bien mi'avoir vu ce jour-là.

Ce principe explique également pourquoi le « style », c'est-à-dire l'ensemble des éléments et constructions expressifs, mais aussi la langue ou le dialecte peuvent être différents dans les deux propositions d'une phrase du discours direct, mais doivent être homogènes dans les deux propositions d'une phrase du discours

indirect 10. Les éléments et constructions expressifs sont définis de façon stricte, sur des bases exclusivement syntaxiques ; il s'agit :

1) des éléments et constructions non enchâssables qui peuvent apparaître dans la deuxième proposition du discours direct, mais non dans celle du discours indirect (interjections, phrases exclamatives et constructions exclamatives sans verbe, phrases incomplètes, impératifs, apostrophes) ;

2) des éléments enchâssables qui, lorsqu'ils apparaissent dans la deuxième proposition du discours indirect sont toujours attribués au locuteur de l'ensemble, c'est-à-dire à celui qui cite et non à celui qui est cité (noms de qualité comme idiot, « idiot », adjectifs évaluatifs comme poor, « pauvre », noms de parenté comme Mummy, « Maman », pronoms personnels de première et de deuxième personne, adverbes déictiques de temps et de lieu).

Un principe parallèle au principe 1 E/1 JE, appelé « une expression/un présent » (noté 1 E/1 PRÉSENT), s'applique aux occurrences du présent :

À toute expression (E) correspond un et un seul référent du présent grammatical, contemporain de MAINTENANT 11. (Banfield [1982] 1995 : 105)

Un dernier ensemble de principes définit une unité plus large que l'expression, que Banfield appelle un « texte ». Suivant le principe « un texte/un locuteur et un présent » (noté 1 TEXTE/1 LOCUTEUR & PRÉSENT), tous les pronoms de première personne et toutes les occurrences du présent sont coréférentiels de E en E. Suivant le principe « Passage à un nouveau TEXTE », les pronoms de première personne et les occurrences du présent peuvent changer de référent dans une séquence de deux E en structure profonde, moyennant certaines conditions 12.

1.3. Une définition grammaticale du style indirect libre (de la parole et de la pensée représentées)

Le style indirect libre, que Banfield considère comme une forme caractéristique de l'écrit 13, se distingue des formes du discours

direct et du discours indirect, et ne peut pas non plus être dérivé des structures sous-jacentes aux deux formes de discours rapporté. Comme les phrases du discours direct, les phrases du style indirect libre sont des expressions : elles en ont toutes les propriétés syntaxiques, en particulier le fait de ne pas pouvoir être enchâssées dans d'autres phrases. Elles peuvent contenir des interjections, des phrases exclamatives, des constructions exclamatives sans verbe, des phrases incomplètes, des produits de transformations « radicales », comme l'inversion du sujet dans les questions :

(11) Il était amoureux ! Pas d'elle ! D'une femme plus jeune, bien entendu ! (Woolf [1925, 1994] 2012 : 1107)

(12) Elle l'avait flatté ; elle l'avait berné, pensa Clarissa [...]. Quel gâchis ! Quelle bêtise ! Toute sa vie, Peter s'était fait avoir de cette façon. D'abord, en se faisant renvoyer d'Oxford ; ensuite en épousant la fille qu'il avait rencontrée sur le bateau qui l'emmenait aux Indes ; et maintenant la femme d'un major de l'Armée des Indes – elle bénissait le ciel d'avoir refusé de l'épouser ! Malgré tout, il était amoureux ; son vieil ami, son cher Peter était amoureux. (1108)

(13) Non non ! Il n'était plus amoureux d'elle ! (1135)

(14) Était-il vraiment amoureux de Daisy, à se rappeler comme il avait souffert jadis, jusqu'à la torture, avec une passion extraordinaire ? (1139)

De plus, lorsque ces phrases sont interrompues ou suivies par une proposition incise, c'est avec une bien plus grande variété de verbes que dans le discours direct. Le style indirect libre accepte en effet, outre les verbes de communication, tous les verbes de conscience qui ont pour complément une proposition subordonnée comparable à celle du discours indirect (croire, sentir, savoir, supposer, etc.). C'est le choix du verbe qui indique si la phrase du style indirect libre doit être interprétée comme la représentation de paroles ou de pensées.

Dans les phrases du style indirect libre, la relation sémantique précédemment posée entre la première personne et l'expression de

la subjectivité ne tient plus. Il est donc nécessaire de reformuler le principe 1 E/1 JE en le décomposant en deux principes, dont un seul met en relation la première personne et l'expression de la subjectivité :

« 1 E/1 SOI » : Pour tout nœud E, il existe au plus un référent, le « sujet de conscience » ou SOI, auquel sont attribués les éléments expressifs. Autrement dit, toutes les réalisations de SOI dans un même E ont le même référent 14 15.

« Priorité [du LOCUTEUR] » : S'il y a un je, ce je a le même référent que le SOI. En l'absence d'un je, un pronom de troisième personne pourra être interprété comme SOI. (Banfield [1982] 1995 : 156)

Suivant le premier principe, les pronoms personnels il ou elle peuvent assumer le rôle que le discours ordinaire réserve normalement au pronom je, à savoir le rôle de source ou de centre de la subjectivité. C'est le cas, par exemple, dans les phrases (11)-(14). Suivant le deuxième principe, la présence d'un locuteur qui se désigne par je implique obligatoirement celle d'un sujet de conscience coréférentiel avec je. On peut le vérifier à l'aide d'un test simple : si on ajoute un je dans les phrases (11)-(14), on s'aperçoit qu'il n'est plus possible d'attribuer les éléments et constructions expressifs à un sujet autre que le référent de je :

(15) Il était amoureux ! Pas d'elle ! D'une femme plus jeune, à mon avis !

(16) Devant moi, elle bénissait le ciel d'avoir refusé de l'épouser !

(17) Non non ! Il n'était plus amoureux d'elle, ni de moi !

(18) Je me demandais s'il était vraiment amoureux de Daisy, ?à me rappeler comme il avait souffert jadis, jusqu'à la torture, avec une passion extraordinaire 16.

Il est également nécessaire de reformuler le principe 1 E/1 PRÉSENT en le décomposant en deux principes, dont un seul met en relation le présent grammatical et les adverbes déictiques de

présent. Suivant le principe « 1 E/MAINTENANT », toutes les occurrences d'adverbes déictiques de présent sont cotemporelles. Suivant le principe « Priorité du PRÉSENT », s'il y a une forme verbale de présent, ce présent est cotemporel avec les adverbes déictiques de présent. En l'absence d'un présent, un adverbe déictique de présent pourra être cotemporel avec une forme verbale de passé :

(19) Elle se souvenait de lui, maintenant. (Woolf, trad. Pasquier [1925] 2012 : 1229)

Les principes précédents s'appliquent à une expression isolée. Dans le récit de fiction à la troisième personne, le SOI et le MAINTENANT peuvent changer de référent de E en E (sans qu'il y ait pour autant « Passage à un nouveau TEXTE »). Cette possibilité correspond, selon Banfield, au fameux « changement de point de vue » des romans modernes :

(20) « Quelle joie de vous voir ! », disait Clarissa. Elle disait cela à tout le monde. Quelle joie de vous voir ! C'était elle sous son pire jour – se répandant, ne pensant pas un mot de ce qu'elle disait. C'était une profonde erreur d'être venu. Il aurait dû rester chez lui à lire son livre, pensait Peter Walsh ; il aurait dû aller au spectacle ; il aurait dû rester chez lui, car il ne connaissait personne.

Ciel, ç'allait être un fiasco, un fiasco complet, Clarissa en avait l'intime conviction, cependant que ce cher vieux Lord Lexham était là à excuser sa femme qui avait pris froid à la garden-party de Buckingham Palace. Du coin de l'œil elle apercevait Peter, là, sur le côté, qui la jugeait. Après tout, pourquoi faisait-elle tout ça ? Pourquoi vouloir monter au pinacle, se tenir bravement sous une pluie de feu ? Eh bien, qu'il la consume, ce feu ! Qu'il la réduise en cendres ! Tout valait mieux, mieux valait brandir sa torche et la jeter à terre, que de se racornir et de se ratatiner comme une Ellie Henderson ! C'était fou que Peter puisse la mettre dans tous ses états rien qu'à venir se planter là dans un coin de la pièce. Il l'obligeait à se voir telle qu'elle était : en faisant trop. C'était idiot. Mais enfin, pourquoi venait-il, si ce n'était que pour critiquer ? Pourquoi toujours prendre, sans jamais rien donner ? Pourquoi ne jamais se risquer à exposer son petit point de vue ? Allez, le voilà

qui repartait, et pourtant il fallait qu'elle lui parle. Mais elle n'en aurait pas l'occasion. C'était ça, la vie : des humiliations, des renoncements 17. (Woolf, trad. Pasquier [1925] 2012 : 1218-1219)

L'association des principes 1 E/1 SOI, Priorité du LOCUTEUR et 1 E/1 MAINTENANT permet également d'expliquer les particularités syntaxiques et sémantiques des phrases soulignées de (21), qui sont interprétables comme des phrases du style indirect libre à la première personne 18 :

(21) (a) What interest could she have in pursuing me thus ? I asked her, without sitting down, stumping to and fro. The cold had embossed the path. She replied she didn't know. What could she see in me, would she kindly tell me that at least, if she could. (Beckett [1973] 1995 : 36, cité par Banfield dans une autre édition ; je souligne)

(b) Quel intérêt pouvait-elle avoir à me poursuivre ainsi ? Je le lui demandai, sans m'asseoir, en allant et venant et en battant la semelle. Le froid avait bosselé le chemin. Elle me répondit qu'elle ne le savait pas. Que pouvait-elle voir en moi ? Je la priai de me le dire, si elle pouvait. (Premier amour, Paris, Minuit, 1970 [1945], p. 32, cité par Banfield ; je souligne)

On peut leur ajouter un now en anglais et un maintenant en français :

(22) (a) What interest could she have in pursuing me thus now ?

(b) Quel intérêt pouvait-elle avoir à me poursuivre ainsi maintenant ?

On peut également les faire suivre d'une proposition incise faisant apparaître que ce now ou ce maintenant est différent du moment de l'acte de parole :

(23) (a) What interest could she have in pursuing me thus now ? I wondered then.

(b) Quel intérêt pouvait-elle avoir à me poursuivre ainsi maintenant ?
me demandais-je alors.

1.4. Des conclusions surprenantes en matière de théorie littéraire

Comme l'écrit Banfield à la suite de la reformulation du principe 1 E/1 JE en 1 E/1 SOI et Priorité du LOCUTEUR, « une argumentation linguistique peut nous conduire à des conclusions surprenantes en matière de théorie de la littérature. Étant donné que, sauf à être interprétée comme référant au SOI du nœud E (auquel cas elle devient obligatoire dans toute incise attachée au E représenté), la première personne est exclue des paroles et des pensées représentées, il est clair que les E représentés ne peuvent pas être attribués en même temps à un narrateur implicite ou "effacé". Ce style n'est donc pas la présentation de la conscience par quelqu'un qui nous en ferait le récit, mais il en est la représentation directe, sans la médiation d'aucun point de vue » ([1982] 1995 : 162). Il faut bien voir que, dans la perspective de Banfield, si les phrases du style indirect libre n'ont pas nécessairement de narrateur (défini comme un je fictionnel, c'est-à-dire créé par l'auteur), en revanche elles ont un auteur, qui est responsable de leur existence en tant qu'entités réelles dans le monde.

Cette approche du style indirect libre peut paraître contre-intuitive dans la mesure où elle rompt avec la manière habituelle qu'ont les théoriciens et les critiques de rendre compte des mêmes phrases ou des mêmes passages. Selon l'approche habituelle, le style indirect libre, généralement appelé « discours indirect libre », est fondé sur le mélange ou la fusion de deux voix : voix de l'auteur, ou du narrateur, et voix du personnage 19. Outre le flou épistémologique qui entoure la notion de voix, on peut reprocher à l'approche par la double voix :

- de mettre sur le même plan les éléments attribués au narrateur, à savoir la troisième personne et le passé (par exemple, le il et l'imparfait dans « Non non ! Il n'était plus amoureux d'elle ! »), et les éléments et constructions expressifs définis par Banfield sur des

bases syntaxiques strictes (par exemple, l'interjection « Non non ! » et la modalité exclamative). Pour évaluer si ce traitement est justifié, il convient d'en expliciter les conséquences, la plus générale étant que le domaine de l'expressivité ou de l'expression de la subjectivité est rendu illimité. Il inclut notamment tous les pronoms personnels et toutes les formes verbo-temporelles de la langue. D'autre part, la notion d'expression de la subjectivité est rendue inutilisable ; en particulier, elle ne peut plus servir à expliquer les différences syntaxiques entre le discours direct et le discours indirect ;

- d'ignorer le principe de la priorité de la première personne en tant que sujet de conscience, ainsi que le test qui permet de justifier ce principe. On se souvient de ce test : si on ajoute un *je* dans des phrases du style indirect libre à la troisième personne, on s'aperçoit qu'il n'est plus possible d'attribuer les éléments et constructions expressifs à un sujet autre que le référent de *je* (« Non non ! Il n'était plus amoureux d'elle ! », i.e. « Non non ! Il n'était plus amoureux d'elle ! se disait-il » vs « Non non ! Il n'était plus amoureux d'elle, ni de moi ! », « Non non ! Il n'était plus amoureux d'elle, ni de moi ! *se disait-il ») 20 ;

- d'ignorer par conséquent la dissymétrie entre la phrase du style indirect libre à la première personne (avec un SOI à la première personne, coréférentiel avec le *je* de l'incise éventuelle) et la phrase du style indirect libre à la troisième personne (avec un SOI à la troisième personne, coréférentiel avec le *il* ou le *elle* de l'incise éventuelle, dont la présence en tant que tel exclut celle d'un locuteur qui se désigne par *je*).

On peut également reprocher à l'approche habituelle, par la double voix :

- d'avoir une conception floue et non formelle de la dualité ou du mélange des voix ;

- de ne pas voir en particulier que, lorsqu'un SOI à la troisième personne se rencontre dans une ou plusieurs phrases de récit à la première personne, il s'agit, sur le plan syntaxique, de phrases du style indirect libre à la troisième personne :

(24) Et il me parla longtemps du passé. J'ai eu le sentiment qu'il était en quête de quelque chose, une idée de lui-même peut-être, qui s'était égarée lorsqu'il avait aimé Daisy. Du jour où il l'avait aimée, sa vie n'avait plus été que désordre et confusion. Mais s'il pouvait refaire le chemin pas à pas, revenir à l'endroit précis où tout s'était joué, il finirait par découvrir l'objet de sa quête... (Fitzgerald, trad. Tournier [1925] 2005 : 129 ; je souligne)

Rien n'empêche en effet un auteur d'utiliser des phrases du style indirect libre à la troisième personne dans un récit globalement caractérisable comme un récit à la première personne 21.

On peut évidemment penser que le rôle de la syntaxe dans l'analyse du style indirect libre est plus limité que ne le veut Banfield, et que certaines propriétés des phrases du style indirect libre relèvent d'une étude sémantique ou même pragmatique (Banfield le reconnaît d'ailleurs elle-même dans le cas de l'ironie 22). Cela ne veut pas dire pour autant qu'on puisse se permettre d'ignorer les analyses syntaxiques de Banfield, ni les conclusions linguistiques et littéraires qu'elle en tire.

2. La théorie des phrases narratives de Banfield (I)

2.1. Phrases narratives et phrases de la communication

Banfield caractérise le style indirect libre comme « la possibilité qu'offre la langue de dissocier expression et communication » (exactement, comme « une représentation de l'expression sans que cela implique en aucune façon une représentation de la communication »), en précisant que « [c]e résultat est une des conséquences inévitables de la proposition selon laquelle un nœud E ne peut contenir en même temps un SOI de troisième personne et un [LOCUTEUR] » ([1982] 1995 : 179). Dans la mesure où la première personne est possible dans certaines phrases du style indirect libre, on peut se demander si la présence de la première personne suffit à faire de ces phrases des phrases de la communication.

Pour répondre à cette question, qui dépend largement de la façon dont on définit la communication, Banfield pose que les traits

spécifiques de la communication sont ceux qui correspondent aux éléments et constructions qui peuvent être présents dans les phrases du discours direct, mais qui sont exclus des phrases du style indirect libre, ce qui donne à penser qu'ils partagent une même propriété formelle 23. Il s'agit : des pronoms personnels de deuxième personne et des possessifs afférents, des impératifs, des apostrophes, des adverbes et des locutions adverbiales orientés vers le destinataire (à l'exception de *frankly*, qui semble se comporter plutôt comme un adverbe orienté vers le locuteur), des occurrences du présent grammatical et des indications de prononciation. Prenons les phrases de (25) :

(25) (a) Non non ! Il n'était plus amoureux d'elle ! (Woolf [1925] 2012 : 1135)

(b) Non non ! Il n'était plus amoureux d'elle maintenant !

Ajoutons-leur un tu :

(26) (a) Non non ! Il n'était plus amoureux d'elle, ni de toi !

(b) Non non ! Il n'était plus amoureux d'elle, ni de toi *maintenant !

(c) Non non ! Il n'était plus amoureux d'elle, ni de toi alors !

On s'aperçoit qu'elles ne peuvent plus être interprétées comme des phrases du style indirect libre. Elles s'interprètent automatiquement comme les phrases exclamatives d'un je, présupposé par le tu, avec un maintenant qui coïncide avec le moment de l'acte de parole. Il en va de même pour les phrases de (27) et de (28) :

(27) (a) Non non ! Je n'étais plus amoureux d'elle !

(b) Non non ! Je n'étais plus amoureux d'elle maintenant !

(28) (a) Non non ! Je n'étais plus amoureux d'elle, ni de toi !

(b) Non non ! Je n'étais plus amoureux d'elle, ni de toi *maintenant !

(c) Non non ! Je n'étais plus amoureux d'elle, ni de toi alors !

Banfield en conclut que la présence de la première personne ne suffit pas à faire d'une phrase du style indirect libre une phrase de la communication. Il faut des marques explicites ou des indications implicites de la coprésence de la première personne, de la deuxième personne et du présent pour pouvoir caractériser une phrase comme phrase de la communication.

Banfield étudie ensuite le contexte dans lequel apparaît le style indirect libre. Selon elle, « [c]e que Benveniste appelle histoire, et qu'il oppose [au] discours, est en grande partie analogue au fiktionale[s] Erzählen de Hamburger, qu'elle oppose au système de l'Aussage » ([1982] 1995 : 222)²⁴. Banfield reprend cette distinction en opposant pour sa part les termes « narration » (narration) ²⁵ et « discours » (discourse), et en réservant l'emploi des termes d'Émile Benveniste et de Käte Hamburger pour évoquer les notions qui sont spécifiquement les leurs. Dans les récits de fiction à la troisième personne, Banfield identifie deux types de phrases dont les propriétés linguistiques ne sont pas celles du discours ou de la communication :

1) les phrases du style indirect libre, déjà identifiées par Hamburger et considérées comme des indices de fictionnalité (Hamburger [1957, 1968] 1986 : 89-93) ;

2) les phrases de « narration proprement dite » (narration per se) ²⁶, qui correspondent aux phrases d'histoire identifiées par Benveniste ([1959] 1966, 1990).

Les premières phrases présentent un emploi caractéristique des temps du passé coterminaux avec maintenant ou d'autres adverbes déictiques de présent. Dans ce type de phrases, le français utilise l'imparfait (« Elle se souvenait de lui maintenant »). L'anglais, en revanche, peut utiliser le prétérit simple ou le prétérit progressif (sauf avec certains verbes, parmi lesquels to know : She knowed him now, *She was knowing him now ²⁷). Les phrases de narration proprement dite emploient les temps du passé sans que leur valeur de passé soit repérée par rapport à un présent. C'est dans ce type de phrases que le français utilise le passé simple, qui en principe ne peut pas être combiné avec maintenant, ni avec aucune autre expression déictique (« *Elle se souvint de lui maintenant »).

L'anglais, lui, utilise le prétérit simple, sans le combiner avec now. La différence entre les deux types de phrases est donc explicite en français, alors qu'elle reste implicite en anglais :

(29) (a) The curtain with its flight of birds of Paradise blew out again. And Clarissa saw – she saw Ralph Lyon beat it back, and go on talking. So it wasn't a failure after all ! it was going to be all right now – her party. It had begun. It had started. But it was still touch and go. She must stand there for the present. People seemed to come in a rush. (Woolf [1925] 1996 : 187)

(b) Le rideau avec son envolée d'oiseaux de paradis se gonfla à nouveau. Et Clarissa vit – elle vit Ralph Lyon le rabattre de la main, tout en continuant à parler. Donc ça n'allait pas être un fiasco, finalement ! Ça allait bien se passer, en fin de compte, sa soirée. C'était commencé, c'était parti. Mais ça n'était pas encore gagné. Elle devait pour le moment rester à son poste. Il y avait toute une série de gens qui arrivaient. (Woolf, trad. Pasquier [1925] 2012 : 1221)

Banfield remarque ensuite que les récits de fiction à la première personne contiennent eux aussi les deux types de phrases précédemment identifiées, dans le même rapport de distribution complémentaire : 1) les phrases du style indirect libre à la première personne ; 2) les phrases de narration proprement dite, dans lesquelles la valeur de « première personne + passé simple » est la même que celle de « troisième personne + passé simple », comme le montre leur combinaison possible avec la série des adverbes et locutions adverbiales non déictiques :

(30) (a) Je le lui demandai, sans m'asseoir, en allant et venant et en battant la semelle. (Beckett [1979] 1980 : 3)

(b) Je le lui demandai *maintenant/*hier/*la semaine dernière.

(c) Je le lui demandai alors/la veille de mon départ/le 1er janvier.

La nouvelle définition de la catégorie narration donnée par Banfield inclut donc les récits ou un certain type de récits de fiction à la

première personne. Selon elle, « [d]ans [la narration] à la troisième personne, nous pouvons affirmer avec Benveniste : “À vrai dire il n’y a même plus alors de narrateur. Les événements sont posés comme ils se sont produits à mesure qu’ils apparaissent à l’horizon de l’histoire. Personne ne parle ici ; les événements semblent se raconter eux-mêmes” [...] » (Banfield [1982] 1995 : 249) ; d’autre part, « [...] s’il y a bien un narrateur dans [la narration] à la première personne, on peut affirmer qu’à proprement parler personne n’y parle non plus, car tout acte de parole suppose nécessairement la présence d’un interlocuteur. « Le narrateur ne parle pas au sens où le font les protagonistes [...], écrit Todorov [...], il raconte » » (249). Seul un type de récits assez rare, où la première personne s’adresse à une deuxième personne et où apparaissent éventuellement des indications de prononciation, peut être considéré, selon Banfield, comme l’imitation d’un acte de parole ou de communication. Elle appelle ce deuxième type de récits à la première personne le skaz ou le « récit en skaz » (voir Banfield [1982] 1995 : 260-261 et 2005b) 28.

2.2. L’auteur et le narrateur

Le chapitre 5, intitulé « La phrase représentant la conscience non réflexive et l’absence de narrateur », commence par un exposé historique et critique concernant la question de l’auteur et ses rapports avec le narrateur. « La question de la disparition de l’auteur, écrit Banfield, est devenue un des thèmes centraux de la théorie de la littérature, avec pour conséquence logique l’idéalisation du texte lui-même, en particulier du texte narratif, le texte par excellence » ([1982] 1995 : 277) 29. Il faut bien voir que, dans la perspective de Banfield, cette idéalisation théorique est légitime, à condition toutefois qu’elle soit reconnue comme telle. Banfield rappelle ensuite que les diverses théories modernes du roman (de Henry James et Percy Lubbock aux États-Unis et en Angleterre, à Georg Lukács en Allemagne, par exemple) ont formulé chacune à leur manière cette disparition ou ce silence de l’auteur, auxquels on doit l’introduction de notions comme celle de narrateur ou celle de point de vue ou de centre de conscience. La suite mérite d’être citée intégralement :

Mais cet apparent consensus sur l'auteur absent de son texte dissimule le plus souvent qu'il peut donner lieu à deux interprétations diamétralement opposées. Si la première bannit du langage de la critique toute référence explicite à la personnalité de l'auteur et à sa présence « autoritaire » dans son texte, ce n'est que pour mieux le faire réapparaître dans le texte derrière la voix omniprésente du narrateur. Les fonctions jusqu'alors considérées comme celles de l'auteur sont devenues l'apanage du narrateur. Là où la critique du XIX^e siècle ne disposait que du seul terme d'« auteur », cette version de l'auteur absent de son texte ne dispose plus que du seul terme de « narrateur ». Entièrement banni de la théorie du récit, l'auteur s'y voit remplacé par le narrateur dans le rôle de celui à qui revient la responsabilité de chacune des phrases du texte, exactement comme le locuteur est comptable de son discours : loin d'être une création de l'auteur, le narrateur serait le véritable créateur du style et de la façon dont le texte est organisé. (Banfield [1982] 1995 : 277-278)

La deuxième interprétation est celle dont se réclame Banfield, pour qui le concept d'auteur ne se confond pas avec celui de narrateur, lui-même défini de façon extrêmement stricte (Banfield cite Hamburger : « On ne peut parler d'un narrateur fictif que dans le cas où l'écrivain "crée" ce narrateur, ce qui correspond au narrateur à la première personne dans les cas concernés », Banfield [1982] 1995 : 279-30).

Les idées de Banfield concernant l'auteur et le narrateur, disséminées dans l'ensemble des chapitres de Phrases sans parole, sont rassemblées et reformulées ici sous la forme d'une liste de neuf points :

- 1) Dans le style indirect libre à la troisième personne, l'utilisation de la troisième personne et du passé ne constitue pas une marque linguistique de la présence d'un narrateur. Ce rôle purement fonctionnel est attribué à l'auteur.
- 2) Les phrases de narration proprement dite dans le récit de fiction à la troisième personne ne peuvent pas non plus être considérées comme émanant d'un narrateur. Car qui dit narrateur dit subjectivité, et ces phrases n'expriment aucune subjectivité (au

sens où l'on peut dire que les phrases du discours direct et celles du style indirect libre expriment une subjectivité).

3) L'auteur choisit la forme du discours direct plutôt que celle du style indirect libre lorsqu'il veut créer dans l'esprit du lecteur l'image ou la connaissance de paroles proférées dans une situation de communication, avec éventuellement une prononciation particulière (par exemple, « "Quelle joie de vous voir !" », disait Clarissa », au début de l'extrait [20]). Il choisit au contraire la forme du style indirect libre pour créer dans l'esprit du lecteur l'image ou la connaissance de paroles ou de pensées, sans pour autant donner à croire que leur forme grammaticale soit celle que les personnages auraient utilisée s'ils avaient parlé à voix haute ou simplement verbalisé leurs pensées (par exemple, les pensées de Peter concernant le comportement de Clarissa à l'égard de ses invités ou celles de Clarissa troublée par le regard de Peter dans la suite de l'extrait [20], ou encore les pensées de Clarissa rassurée sur le bon déroulement de sa soirée dans l'extrait [29]). L'auteur a également besoin des phrases de narration proprement dite pour créer dans l'esprit du lecteur l'image ou la connaissance de ce qui constitue un fait indiscutable dans le monde fictionnel (par exemple le fait que le rideau se gonfle et que Ralph Lyon le rabat de la main dans l'extrait [29]). Il est clair que les phrases du style indirect libre, comme les phrases du discours direct, peuvent ne pas être cohérentes avec les faits du monde fictionnel établis par les phrases de narration proprement dite. Elles peuvent représenter un mensonge, une dénégation ou une conception subjective erronée de la part du sujet de conscience. C'est ainsi que la phrase « Non, non ! il n'était plus amoureux d'elle ! », citée en (13) et (25a), ne représente pas quelque chose qu'il faille comprendre comme étant de l'ordre des faits dans le monde fictionnel de Mrs Dalloway.

4) Le concept d'auteur est donc dicté par une représentation finaliste des textes et par le constat que les moyens qu'ils mettent en œuvre pour atteindre leurs effets dépassent les possibilités de l'analyse standard en termes de discours du narrateur et de discours des personnages.

5) Banfield fait une distinction nette entre ce qui relève du contenu de la représentation fictionnelle (le narrateur, les personnages) et

ce qui relève des moyens mobilisés au service de la construction de cette représentation (le style 31, la façon dont le texte est organisé, ou ce que Banfield appelle aussi, en utilisant une collocation qui n'existe pas en français, *selection and arrangement*, 1978b : 297, n. 7).

6) Même dans le cas du récit de fiction à la première personne, Banfield n'assimile pas l'histoire écrite à son récit, comme le fait la narratologie ; lorsqu'il lui arrive de mentionner certaines catégories de la narratologie, comme la fréquence et l'opposition entre le récit itératif et le récit singulatif 32, elle laisse entendre très clairement que c'est l'auteur et non le narrateur qui fait usage de ces catégories.

7) Il ne faudrait surtout pas en conclure que Banfield réinstalle l'auteur à la place du narrateur. « Si toutes les parties du texte ont bien été écrites par l'auteur, écrit-elle, cela ne signifie pas pour autant que la relation entre ces phrases et leur auteur serait du même ordre que celle qu'elles entretiennent, en tant que texte, avec un sujet de conscience ou un [locuteur] imaginaire. C'est le texte qui parle, non l'auteur. Et ce texte, l'auteur l'a écrit, ce qui, nous le verrons au chapitre suivant, est un acte bien différent de celui de parler » ([1982] 1995 : 314) 33. Elle précise également dans un article plus récent : « [...] dans l'écriture, la relation de l'auteur à son texte est différente de celle du locuteur à son discours [...]. Plutôt que de dire que l'auteur "parle" dans un texte, il est plus adéquat de dire que l'auteur crée un monde fictionnel en utilisant le langage, que ce langage soit attribué ou non à un narrateur », sous-entendu : à l'intérieur de la représentation fictionnelle (Banfield 2005a : 396).

8) Toute apparition du je de l'auteur ou d'un ici et maintenant renvoyant au lieu et au moment de son activité est ressentie comme une intrusion ; de là, l'expression « intrusion d'auteur » chez les critiques littéraires de la première moitié du xxe siècle. Sur le plan linguistique, ces apparitions correspondent à des incursions de discours ou de communication dans un contexte de narration, et sont reconnaissables en tant que telles. Ce qui complique un peu les choses, c'est que Banfield utilise parfois le terme « narrateur » dans ce cas (mais jamais les expressions « narrateur fictif » ou « locuteur fictionnel » [fictional speaker], qui

sont réservées au narrateur du récit de fiction à la première personne).

9) Comme Hamburger et Kuroda, Banfield rejette la pertinence explicative de la notion de narrateur omniscient. L'omniscience, si l'on veut continuer à utiliser ce terme, est une propriété du récit de fiction à la troisième personne, mais ne peut être ni celle d'une personne du monde réel, ni celle d'un personnage du monde fictionnel.

3. La théorie narrative de Banfield (II) : autres phrases narratives

Le chapitre 5 de *Phrases sans parole* identifie, sur des bases syntaxiques et sémantiques, deux niveaux distincts dans la représentation de la conscience : un niveau « réflexif » et un niveau « non réflexif » ou « spontané » 34. L'interprétation en termes de conscience réflexive, autrement dit de pensée, est imposée par la présence d'interjections, d'exclamations ou de questions directes, ou encore de propositions incisives (par exemple, « Non, non ! Il n'était plus amoureux d'elle ! », ou encore « Il n'était plus amoureux d'elle, pensait-il »). En revanche, les phrases du style indirect libre qui ne contiennent pas ces éléments et constructions, mais qui peuvent contenir des éléments expressifs enchâssables, comme les noms de qualité, les adjectifs évaluatifs et les noms de parenté, peuvent entraîner une interprétation en termes de conscience non réflexive, perceptive par exemple. C'est le cas de la dernière phrase de l'extrait (29b), redonnée ici sous (31) :

(31) Il y avait toute une série de gens qui arrivaient. (Woolf, trad. Pasquier [1925] 2012 : 1221)

C'est également le cas de la phrase qui revient comme un leitmotiv dans *Mrs Dalloway* :

(32) Les cercles de plomb se dissolvaient dans l'air. (1070, 1110, 1152, 1235)

Les phrases qui représentent la conscience non réflexive peuvent être transformées en phrases qui représentent la conscience

réflexive par l'adjonction d'un élément ou d'une construction non enchâssable, par exemple une interjection ou une question directe :

(33) (a) Oui, il y avait toute une série de gens qui arrivaient.

(b) N'y avait-il pas toute une série de gens qui arrivaient ?

On a alors affaire à la représentation des réflexions conscientes que se fait le personnage à propos de quelque chose qu'il perçoit et non plus à la simple représentation de ses perceptions. Banfield soutient également que la distinction entre les deux niveaux de conscience se reflète dans le choix des expressions référentielles utilisées pour référer au sujet de conscience : seul un pronom personnel peut référer à un sujet de conscience réflexif ; en revanche, un nom propre aussi bien qu'un pronom personnel peut référer à un sujet de conscience non réflexif.

(34) « Nous parlerons plus tard », dit Clarissa en le conduisant jusqu'à tante Helena, dans son châle blanc, avec sa canne.

[...]

« Il est allé en Birmanie », dit Clarissa.

Ah ! Elle ne pouvait résister au plaisir de raconter ce que Charles Darwin avait dit de son petit livre sur les orchidées de Birmanie.

(Clarissa devait aller parler à Lady Bruton.)

Sans doute qu'on n'en parlait plus aujourd'hui, de son livre sur les orchidées de Birmanie, mais avant 1870, il avait connu trois éditions, dit-elle à Peter. (Woolf, trad. Pasquier [1925] 2012 : 1229 ; je souligne)

Dans un article postérieur de quelques années à la publication de *Unspeakable Sentences*, « Describing the Unobserved : Events Grouped Around an Empty Centre » (1987) 35, Banfield a révélé l'existence d'un autre type de phrases narratives, qu'elle considère comme des phrases de représentation de « l'inobservé ». Les particularités syntaxiques de ces phrases sont les suivantes : elles contiennent des adverbes déictiques de temps et de lieu, ici, maintenant et leurs équivalents ; elles peuvent contenir également des pronoms et des déterminants démonstratifs ; en revanche, elles ne peuvent pas contenir d'éléments et de constructions expressifs devant être attribués à un sujet de

conscience ; enfin, ni les phrases elles-mêmes ni le contexte dans lequel elles apparaissent ne permettent de retrouver, sous une forme ou sous une autre, le syncrétisme je-ici-maintenant (il-ici-maintenant, elle-ici-maintenant, etc.). Ces phrases, « qui possèdent un iciet maintenant vide, écrit Banfield, apparaissent donc comme la représentation linguistique de l'inobservé, ici et maintenant définissant ce que Russell appelle une perspective, cette subjectivité physique qui peut rester impersonnelle » (Banfield [1987] 2007 : 326) 36. L'identification des phrases qui représentent l'inobservé ou la « perspective inoccupée », ou encore la « subjectivité sans sujet » constitue une découverte majeure pour la critique woolfienne comme on peut en juger à travers ces exemples :

(35) Then smoothly brushing the walls, they [certain airs] passed on musingly as if asking the red and yellow roses on the wall-paper whether they would fade, and questioning (gently, for there was time at their disposal) the torn letters in the wastepaper basket, the flowers, the books, all of which were now open to them and asking, Were they allies ? Were they enemies ? How long would they endure ? (Woolf [1927] 1992 : 138)

Puis, frôlant les murs, ils [certains petits airs] poursuivaient rêveurs, comme s'ils demandaient aux roses jaunes et rouges de la tapisserie si elles allaient se faner, et questionnaient (doucement, car ils avaient du temps devant eux) les lettres déchirées dans la corbeille à papiers, les fleurs, les livres, qui leur étaient tous ouverts [maintenant], et demandaient : Étaient-ce des alliés ? Étaient-ce des ennemis ? Combien de temps résisteraient-ils ? (Woolf, trad. Pellan [1927] 1996, 2012 : 114 ; trad. légèrement modifiée)

But here surely, they would cease. (Woolf [1927] 1992 : 138)

Mais ici, tout de même, force leur était de renoncer. (Woolf, trad. Pellan [1927] 1996, 2012 : 114)

Now, day after day, light turned, like a flower reflected in water, its clear image on the wall opposite. (Woolf [1927] 1992 : 141)

Maintenant, jour après jour, telle une fleur se reflétant dans l'eau, la lumière déplaçait son image claire sur le mur d'en face. (Woolf, trad. Pellan [1927] 1996, 2012 : 117)

And now in the heat of summer the wind sent its spies about the house again. (Woolf [1927] 1992 : 144)

Et [maintenant] au plus chaud de l'été le vent dépêcha[it] de nouveau ses espions dans la maison. (Woolf, trad. Pellan [1927] 1996, 2012 : 120 ; trad. légèrement modifiée)

The birds, whose breasts were specked canary and rose, now sang a strain or two together, wildly, like skaters rollicking arm-in-arm [...]. (Woolf [1931] 1992, 2000 : 20)

Les oiseaux, aux gorges mouchetées de jaune canari et de rose, chantaient [maintenant] quelques mesures ensemble, frénétiquement, comme des patineurs qui folâtraient bras dessus bras dessous [...]. (Woolf, trad. Cusin [1931] 2012 : 432 ; trad. légèrement modifiée)

In the garden the birds that had sung erratically and spasmodically in the dawn on that tree, on that bush, now sang together in chorus, shrill and sharp [...]. (Woolf [1931] 1992, 2000 : 54)

Dans le jardin les oiseaux qui avaient chanté de façon erratique et spasmodique à l'aube sur tel arbre, sur tel buisson, chantaient [maintenant] tous en chœur, d'une voix perçante et stridente [...]. (Woolf, trad. Cusin [1931] 2012 : 462 ; trad. légèrement modifiée) 37 38

Cet article, qui convoque une information à la fois linguistique, littéraire et philosophique, à partir notamment de la théorie de la connaissance sensible de Russell, fait le lien entre Phrases sans parole et The Phantom Table : Woolf, Fry, Russell and the Epistemology of Modernism(2000).

Au total, on a donc quatre types de phrases dont les propriétés linguistiques sont différentes de celles du discours ou de la communication :

1) les phrases du style indirect libre, ou phrases de parole et pensée représentées (Banfield s'intéresse plus particulièrement aux phrases de pensée représentée dans les récits de fiction à la troisième personne) : elles présentent un emploi caractéristique des temps du passé cotemporels avec maintenant ou d'autres adverbes déictiques de présent ; elles peuvent présenter les éléments et constructions non enchâssables qui apparaissent dans la deuxième proposition du discours direct, mais non dans celle du discours indirect ; dans le cas des phrases de pensée représentée à la troisième personne, ces éléments et constructions sont référés à un sujet de conscience désigné par un pronom de troisième personne pour leur interprétation ;

2) les phrases de narration proprement dite : elles emploient les temps du passé sans que leur valeur de passé soit repérée par rapport à un présent (elles sont au passé simple en français) ; elles excluent l'utilisation de maintenant et des autres adverbes déictiques de temps ;

3) les phrases qui représentent la conscience non réflexive : elles présentent le même emploi des temps du passé cotemporels avec maintenant que les phrases qui représentent la conscience réflexive ou la pensée ; elles peuvent être transformées en phrases qui représentent la conscience réflexive par l'adjonction d'éléments ou de constructions non enchâssables ; elles se distinguent également par les expressions référentielles utilisées ;

4) les phrases qui représentent l'inobservé ou la perspective inoccupée : elles présentent le même emploi des temps du passé cotemporels avec maintenant que les phrases qui représentent la conscience réflexive ou non réflexive ; elles peuvent contenir des adverbes déictiques de temps et de lieu ; mais ni les phrases elles-mêmes ni le contexte dans lequel elles apparaissent ne permettent de retrouver, sous une forme ou sous une autre, le syncrétisme je-ici-maintenant.

4. La théorie narrative de Banfield (III) : autres contextes, autres usages

4.1. Des contextes polémiques

Deux articles, écrits à quelques années d'intervalle (même si la date de publication du deuxième est un peu plus tardive), témoignent du retour des phrases sans parole dans des contextes polémiques. Il s'agit de « Linguistic Competence and Literary Theory » et de « L'Écriture et le Non-Dit » (le titre est en français dans la version originale), publiés respectivement en 1983 et 1991 39.

Le premier article pose au centre de sa problématique la notion de compétence linguistique (et dans un second temps, celle de compétence littéraire, considérée comme une sous-catégorie de la compétence linguistique). Il s'inscrit dans un contexte polémique plus large qui lui donne sa place et son sens. Celui-ci concerne la distinction établie par la grammaire générative entre les deux types de connaissance représentés par les notions de compétence et de performance, distinction remise en cause par les représentants de la sémantique générative et par ceux de la pragmatique (emblématisés ici par les noms de Susumu Kuno et d'Etsuko Kaburaki). L'article réaffirme la position orthodoxe (chomskyenne), selon laquelle la connaissance linguistique correspondant à la compétence est si radicalement différente de la connaissance requise pour l'interprétation des énoncés dans leur contexte d'usage que les éléments de la seconde sont inopérants dans le champ de la première. Son originalité et son intérêt résident dans le fait qu'il en donne une démonstration concrète, fondée sur l'analyse d'exemples précis.

L'article soumet à une discussion serrée l'étude de Kuno et Kaburaki, « Empathy and Syntax », publiée en 1977. Il commence par poser l'existence d'une proximité entre deux séries de phénomènes : « Le concept d'empathie de Kuno et Kaburaki semble correspondre aux concepts de point de vue ou de subjectivité, termes traditionnellement utilisés pour renvoyer aux phénomènes traités par Quang Phuc Dong, Ross, Kuroda, Fillmore, Milner et moi-même » (Banfield 1983 : 207) 40. Un des problèmes qui se posent néanmoins est celui de l'intégration du point de vue ou de la subjectivité « de troisième personne », caractéristique de la phrase du style indirect libre. Derrière la proximité apparente, il y a une différence radicale en termes de méthodologie et de niveau de preuve : c'est ce dont Banfield se propose de rendre compte en opposant le « point de vue linguistique », basé sur des arguments

linguistiques, en particulier syntaxiques, et le « point de vue pragmatique » de Kuno et Kaburaki.

Le concept de point de vue linguistique selon Banfield est lié à la possibilité d'isoler une certaine classe d'éléments et de constructions subjectifs, en raison non seulement de leur interprétation particulière, mais aussi de leurs propriétés de distribution et de structure. L'accent est mis sur les éléments et constructions non enchâssables révélés par la comparaison entre le discours direct et le discours indirect (présents dans la deuxième proposition du discours direct, mais non dans celle du discours indirect) : interjections, phrases exclamatives, constructions exclamatives sans verbe, phrases « incomplètes », etc. Ils se retrouvent dans la phrase du style indirect libre. Les constructions E et SOI (auxquelles il faut ajouter le concept non spécifique de locuteur) permettent de rendre compte de leur fonctionnement et de leur interprétation dans les phrases du discours direct et du style indirect libre. Banfield confronte sa propre conceptualisation à la définition de l'empathie proposée par Kuno et Kaburaki, dont elle fait ressortir le manque de critères contrastifs linguistiques.

Une partie importante de l'article est consacrée à comparer les preuves invoquées à l'appui des deux positions : « Noms propres versus noms de qualité » (cette section concerne aussi le fonctionnement des noms de parenté et d'intimité, ainsi que celui des pronoms personnels de première et de deuxième personne, et du pronom personnel de troisième personne dans la phrase du style indirect libre) ; « Adjectifs empathiques versus adjectifs évaluatifs » ; « Verbes centrés sur le sujet ou sur l'objet versus verbes déictiques ». Banfield emporte l'adhésion en opposant les régularités syntaxiques aux raisons pragmatiques (relatives, dépendant de facteurs extralinguistiques) dans le cas des noms et des adjectifs – voir en particulier l'analyse qu'elle donne des adjectifs *beloved*, etc., considérés comme empathiques par Kuno et Kaburaki 41. Elle est peut-être moins convaincante pour le lecteur d'aujourd'hui dans son recours aux jugements d'acceptabilité. La conclusion de son article est que les analyses de Kuno et Kaburaki ne sont intéressantes et falsifiables que si on leur donne une interprétation plus forte et plus précise en les considérant comme des variantes notationnelles de sa propre

théorie, fondée sur les constructions E et SOI. Mais dans ce cas, il faut exclure certaines données comme n'étant pas pertinentes linguistiquement.

Le point de départ du deuxième article, « L'Écriture et le Non-Dit », est le même que celui de l'article précédent : l'opposition radicale entre la linguistique formelle et l'« antilinguistique », selon le mot de Milner, ou les « linguistiques de substitution », qui rassemblent selon Banfield l'analyse du discours, la pragmatique, la théorie des actes de parole, la théorie de la communication. « Ce qui les rend "substitutives", écrit-elle, est l'affirmation proférée par certains de leurs représentants selon laquelle l'incapacité de la linguistique formelle à rendre compte de tel ou tel aspect du langage démontrerait la supériorité d'une pragmatique non formelle. C'est ainsi que les tenants de cette position se privent eux-mêmes des découvertes apportées par la linguistique formelle » (Banfield [1991] 2016 : 149-150, n. 9) 42. La deuxième phrase au moins est encore parfaitement valable aujourd'hui.

L'objectif précis de Banfield dans cet article est de répondre aux critiques formulées contre sa théorie, ou plus exactement contre une version de sa théorie, par Oswald Ducrot dans *Le Dire et le Dit* (1984). Il convient en effet de noter que Ducrot ne connaît l'œuvre de Banfield que de façon partielle et de seconde main, par la lecture de deux articles signés respectivement de Marc Plénat et de Jacqueline Authier. Ce que Banfield conteste avec raison, c'est l'inclusion de sa théorie dans les théories « unitaires », ou « uniphoniques », par opposition à la théorie « polyphonique » de Ducrot. Elle montre très bien que « les deux camps pourraient revendiquer l'étiquette de "polyphonique", dès lors que ce terme vaut plus pour ses connotations que pour une signification précise » (Banfield [1991] 2016 : 162) 43. La question cruciale, en effet, pour elle, « n'est pas de savoir si un énoncé est limité à une seule "voix" ou s'il peut en faire entendre plusieurs, mais de savoir si tout énoncé fait nécessairement entendre une "voix" » (151) 44 – comprendre : est nécessairement pris en charge par un je, explicite ou implicite. L'analyse des phrases du style indirect libre fournit des arguments linguistiques permettant d'affirmer que certaines phrases ne peuvent pas être prises en charge par un je, explicite ou implicite. On se souvient du « test de Banfield » : si on ajoute

un je dans les phrases du style indirect libre, on s'aperçoit qu'il n'est plus possible d'attribuer les éléments et constructions expressifs à un sujet autre que le référent de je. La phrase qui représente la perspective inoccupée joue également un rôle dans l'argumentation⁴⁵.

Plus généralement, on voit que Banfield et Ducrot s'opposent sur le plan de la méthode, sur celui de la place accordée à la communication dans le modèle, et peut-être aussi sur le plan politique (c'est ce qui apparaît incidemment dans les remarques de Banfield sur la liberté ⁴⁶). Banfield fait notamment remarquer que les êtres théoriques distingués par Ducrot – locuteur, énonciateur, sujet parlant – sont tous conçus sur le même modèle ⁴⁷. Elle souligne également l'attitude ambiguë de Ducrot vis-à-vis du plan ou mode d'énonciation désigné par Benveniste sous le nom d'histoire, qui est à la fois admis pour la forme et refusé en profondeur par la théorie. Plusieurs remarques complètent de façon intéressante les réflexions proposées dans Phrases sans parolesur les concepts d'auteur et de narrateur.

4.2. Un contexte non polémique : le développement de la théorie des temps narratifs

L'article intitulé « Grammar and Memory » (1985a) ⁴⁸, qui a pour objet l'aspect d'habitude au passé, en anglais et en français, se situe dans le prolongement de la théorie des temps développée dans le chapitre 4 et résumée dans la conclusion de Phrases sans parole. Celle-ci oppose le passé simple français, temps objectif ou quantitatif (« J'ai expliqué ce rôle objectivant du passé simple français en lui attribuant la capacité d'énumérer, de dénombrer, de compter les unités discrètes que constituent les événements passés "racontés" (recomptés) dans le texte », [1985] 1987 : 191)⁴⁹, à l'imparfait de la phrase du style indirect libre, cotemporel avec maintenant et les autres déictiques de présent, décrit comme représentant le moment de la conscience. Banfield établit un rapprochement significatif entre cette opposition et la distinction que fait Henri Bergson entre le temps extériorisé comme espace (mesurable, externe au sujet) et ce qu'il appelle la « durée », c'est-à-dire une durée interne, perçue par la conscience.

Banfield vérifie ensuite la cooccurrence du passé de narration (passé simple en français, prétérit simple ou progressif en anglais) avec les adverbes et circonstants de temps qui indiquent le nombre de fois où une action a eu lieu (une fois, cinq fois, once, five times, on five occasions). Elle montre au contraire que les verbes au passé d'habitude (imparfait d'habitude en français, formes *would* et *used to* en anglais) ne peuvent pas se rencontrer avec ce type d'adverbes ou de circonstants contenant des déterminants numériques. Ces verbes apparaissent avec une autre classe d'adverbes ou de circonstants de temps dont le rôle caractéristique est d'indiquer un nombre de fois « non dénombré », non spécifié pour le nombre (souvent, habituellement, often, habitually, mais aussi tous les jours, maintes fois, every day, many a time, qui contiennent des quantificateurs explicites) 50. La même distribution vaut pour les dates, qui indiquent également un nombre de fois. Banfield en déduit que les verbes à la forme d'habitude sont des « dénombrables », c'est-à-dire référant à des événements dénombrables, mais non « dénombrés », ce qui veut dire que le nombre exact d'événements auxquels ils réfèrent ne peut pas être donné.

L'article propose une clarification intéressante des notions d'itérativité et d'habitude, de pluralité, de dénombrabilité (opposée au dénombrement exact). Il comble une lacune de la recherche et de la réflexion sur le fonctionnement des quantificateurs, y compris des numériques.

Dans la dernière partie, Banfield met en relation le passé d'habitude avec la « mémoire volontaire » de Proust et avec « l'habitude éclairée par la mémoire » de Bergson (distinguée de « la mémoire même »). Quant à l'imparfait du style indirect libre, il peut être considéré comme représentant ce qui est saisi par la « mémoire involontaire » proustienne. L'article réaffirme le rôle du texte romanesque comme paradigme du texte littéraire.

4.3. L'arrière-plan historique de la théorie des phrases narratives

Dans « Écriture, Narration and the Grammar of French » (1985b) 51, Banfield montre ce que la théorie littéraire et en particulier la théorie du récit doivent à ce qu'elle propose d'appeler la « pensée grammaticale » française, qu'elle voit à l'œuvre dans quatre textes de Roland Barthes, Michel Butor, Maurice Blanchot et Michel Foucault, et qu'elle relie à sa propre analyse linguistique des phrases sans parole du roman 52. C'est Barthes qui explicite le mieux la relation entre les deux traits principaux de l'écriture du roman : le passé simple et la troisième personne. Butor et Blanchot s'intéressent également à ce il, qui se retrouve dans les titres de leurs essais : « L'usage des pronoms personnels dans le roman » et « La voix narrative (le « il », le neutre) ». Certaines formulations de Butor montrent des parallèles évidents avec la réflexion de Barthes. L'article de Blanchot rend également hommage à celui de Butor.

Dans un passage célèbre du Degré zéro de l'écriture, Barthes montre que le passé simple est moins chargé de situer des événements dans le temps que de signaler le caractère littéraire de l'« Histoire » ou du « Roman » – au sens du grand roman réaliste du XIX^e siècle. (Il convient de noter que l'analyse grammaticale ne va pas ici sans une part de dénonciation : il est clair que cette façon de faire du passé ou de l'imaginaire un objet maîtrisé, prêt à servir à l'enseignement ou à l'édification, est une fausse victoire sur le temps. Mais Banfield ne s'intéresse pas à cette dimension « mythologique » du texte de Barthes.) Dans la suite du passage, le passé simple est lié à un autre phénomène de la langue écrite, appelé par Barthes « la troisième personne du Roman », et que Banfield réinterprète comme un fonctionnement particulier du pronom personnel de troisième personne dans le roman.

Dans « La voix narrative (le “il”, le neutre) », Blanchot insiste sur le fait que la voix qui se fait entendre dans le récit ne peut jamais être associée à l'expression d'un sujet, ce dont il rend compte par le « “il” de la narration » ou par le terme de « neutre ». Certaines de ses formulations consonnent aussi avec l'analyse que donne Banfield du style indirect libre en tant que représentation d'une pluralité de sujets de conscience de troisième personne. Elles sont citées à plusieurs reprises dans ces articles.

De Butor, on retiendra ces formulations très proches également de celles de Banfield : « Lorsqu'on en reste à un récit entièrement à la troisième personne [...], à un récit sans narrateur, la distance entre les événements rapportés et le moment où on les rapporte n'intervient évidemment pas » ; « C'est un récit stabilisé [...] » ; « Le temps dans lequel il se déroule sera donc indifférent de sa relation avec le présent ; c'est un passé très fortement coupé de l'aujourd'hui, mais qui ne s'éloigne plus, c'est un aoriste mythique, en français le passé simple » (Butor [1961] 1964 : 63-64, cité par Banfield) 53.

On voit que le français pour Banfield, comme l'anglais pour Chomsky et le japonais pour Kuroda, remplit un rôle de révélateur de l'universel – en l'occurrence de ce phénomène langagier universel qu'elle appelle le « passé narratif », « dont la réalisation la moins ambiguë est peut-être le passé simple français », auquel « la langue française [...] a donné une forme spécifique : le passé simple » (Banfield [1985b] 1986 : 24, n. 9 et 19) 54.

Banfield se montre également très pertinente lorsqu'elle compare la place réservée à la grammaire dans les systèmes d'enseignement français et américain. Il est à noter que cette comparaison est plus développée dans la version originale que dans la traduction de l'article en français (allusions à l'influence du pragmatisme, citations du rapport de la commission chargée des programmes du National Council of Teachers of English de 1935, etc.).

Une partie des références et des réflexions contenues dans cet article est reprise dans « L'Écriture et le Non-Dit » et, dans le cas particulier de Blanchot, dans « The Name of the Subject : the "il" »⁵⁵.

4.4. L'usage philosophique de la théorie des phrases narratives

Trois articles méritent d'être considérés ici : « Describing the Unobserved : Events Grouped Around an Empty Centre », déjà cité, « The Name of the Subject : the « il » » (1998) et « Le nom propre du réel » (2001) 56, les deux derniers étant très proches par leur facture et par leur intention. Dans ces articles, l'analyse des

phrases narratives est sollicitée pour une tâche particulière, qui est celle de contribuer à résoudre certains problèmes philosophiques.

Le problème posé dans le premier article est celui de la contradiction entre la « curieuse théorie des “sensibilia” de Russell » (selon l’expression utilisée dans Banfield 2000 : ix) et le concept de « particularité égocentrique » introduit par Russell dans des ouvrages plus tardifs, qui s’assimile au concept traditionnel de repérage de certains éléments langagiers par rapport au locuteur. Suivant la définition de Russell, les sensibilia sont des entités qui ont le même statut que les données sensorielles (les sense-data), à cette réserve près qu’elles ne sont pas nécessairement des données pour quelqu’un. En effet, « il arrive qu’il n’y ait aucun observateur pour qui elles constituent des données » (Russell [1914] 2007 : 148, cité par Banfield) 57. Russell met en rapport les sensibilia et les données enregistrées par les instruments scientifiques, un thème très important de sa philosophie. Banfield montre au contraire que, dans son analyse des « particuliers égocentriques », notamment du mot *this* (« ceci »), considéré comme le terme égocentrique par rapport auquel tous les autres peuvent se définir, Russell reconduit le présupposé selon lequel les sensibilia sont toujours des données pour quelqu’un. « Tout se passe comme s’il n’existait aucun langage qui permette de décrire les sensibilia non sentis, les perspectives inoccupées, bref qui rende compte de sa propre théorie de la connaissance » (Banfield [1987] 2007 : 327) 58. Ce langage, Banfield le découvre dans certaines phrases extraites notamment des « interludes » des *Vagues* ou de la partie centrale de *La Promenade au phare* 59. Leur analyse permet d’étayer l’hypothèse de Russell concernant l’existence de sensibilia qui ne sont pas personnellement sentis, qui sont dé-psychologisés tout en restant cependant privés. Elle amène aussi à renoncer à l’association automatique entre les termes déictiques, ou les « particuliers », et l’égocentricité (ce que Banfield appelle le « modèle égocentrique de la deixis »).

« Si Russell peut affirmer que “[l]e temps privé et le temps public ont, à chaque moment de la vie de celui qui perçoit un point particulier, qui est, à ce moment, appelé maintenant”, c’est parce qu’il n’a à sa disposition que l’exemple du discours ordinaire, où même un moment objectif désigné par une date est toujours calculé

par rapport à un maintenant, et où il y a toujours quelqu'un qui perçoit, le sujet parlant » ; « Si Russell élimine this, c'est probablement à cause de l'association, automatique chez lui, entre les termes déictiques et l'égocentricité, par conséquent le sujet. Mais ce que nous avons vu aussi, c'est que cette association n'a plus lieu d'être dès lors que l'on tient compte de la langue du roman » ; « Le discours oral étant constamment occupé par le je du locuteur, c'est l'écriture et plus précisément l'écriture du roman qui, à la faveur de l'absence possible de je, permet l'apparition de phrases qui ne sont plus égocentriques » (Banfield [1987] 2007 : 322, 327, 328) 60 : l'article peut aussi être interprété comme une invitation pour les philosophes à s'intéresser non seulement au langage ordinaire mais aussi au langage littéraire et plus précisément à celui du roman.

« The Name of the Subject : the "il" » et « Le nom propre du réel » ont pour point de départ la critique du cogito cartésien formulée par Georg Lichtenberg et reprise par Ernst Mach, Ludwig Wittgenstein, Russell et d'autres. Celle-ci porte sur l'usage de la première personne au sein de l'argument cartésien. L'idée est qu'il y a dans cogito, je pense, quelque chose qui excède la stricte indubitabilité, ce qui justifie la proposition de Lichtenberg de remplacer cogito par cogitatur, il pense (avec un il impersonnel) ou il y a de la pensée.

« The Name of the Subject : the "il" » procède par une série d'applications du rasoir d'Occam au pronom de première personne. L'article passe ainsi en revue : « La première personne en tant que locuteur » ; « La première personne en tant qu'agent » ; « La première personne en tant qu'ego » ; « La première personne en tant que personne et que nom d'une personne », etc. Il s'interroge également sur la question de savoir si je est le nom d'un particulier au sens de Russell ou celui d'une personne, au sens d'une « personne permanente », dotée d'une certaine permanence dans le temps. L'opération philosophique de réduction du cogito rejoint l'analyse linguistique lorsque Banfield énonce que la subjectivité linguistique qui confère l'indubitabilité à certains énoncés tient à la référence non fixée ou instable (shifting) de certains de leurs termes. Elle oppose ensuite la première personne définie comme un embrayeur (shifter) de TEXTE et la troisième personne de la

phrase du style indirect libre définie comme un embrayeur de E. Sa conclusion est que « [l]e pronom de troisième personne de la pensée représentée peut [...] être considéré comme l'équivalent du sujet minimal du cogito lichtenbergien. Il est en deçà du locuteur et de la personne, sa momentanété [momentariness] est liée à son attachement au E » (Banfield 1998 : 163) 61. On touche un peu à la « linguistique fantastique » ici, si l'on veut bien ne pas donner à cette expression une nuance dépréciative (voir Auroux 1985 : notamment 18-19), dans la mesure où ce qui est en jeu est à la fois le langage comme objet de science et le langage, en l'occurrence le langage littéraire, comme objet d'un investissement fantasmatique.

Le deuxième article, « Le nom propre du réel », met en rapport la problématique du cogito avec l'intérêt que Milner porte à la nomination.

D'un essai à l'autre, on retrouve des thèmes communs qui se croisent et se font écho : l'expression de la subjectivité (l'expression de la subjectivité de troisième personne) ; le temps (le passé simple, l'imparfait cotemporel avec maintenant) ; la référence (les particularités du fonctionnement référentiel du pronom de troisième personne de la phrase du style indirect libre) ; le roman (comme lieu où disparaît la première personne, avec pour corollaire l'apparition de ces phénomènes particuliers). Sur tous ces thèmes, l'apport de Banfield est fondamental.

Dans son ensemble, cet ouvrage porte témoignage de la richesse et de la réserve de vitalité de la rencontre entre la linguistique, la philosophie, la théorie et l'analyse du récit ou du roman.

Sylvie Patron, 2019

1. Unspeakable sentences peut être remplacé par speakerless sentences : « phrases sans locuteur » : voir Banfield [1982] 2014 : 70 et 189 et ici même chap. 4, p. 173, et chap. 5, p. 185 et 190.

2. Pour l'expression de cette préférence et une première indication de ses raisons, voir Banfield [1982] 2014 : 12 et 277-278, n. 14 et [1982] 1995 : 39 et 421-422, n. 14. Voir aussi chap. 1, p. 75,

chap. 2, p. 106, chap. 3, p. 136, chap. 5, p. 190, chap. 6, p. 238, et chap. 7, p. 271.

3. Je reprends ici une partie du chapitre consacré à la théorie de Banfield dans Patron [2009] 2016 : chap. 9.

4. Voir Banfield 1973a et 1973b.

5. Les adversaires de Banfield n'ont pas manqué de produire des exemples de « discours indirect » de ce type, extraits de textes littéraires (voir, par exemple, Chatman 1978 : 200, McHale 1978 : 254-255, Fludernik 1993 : 227-259, 380). Cependant, ces auteurs semblent confondre la notion de grammaticalité et celle d'occurrence attestée dans un texte ou un ensemble de textes donnés. (Le fait que la notion de grammaticalité puisse apparaître comme une notion ad hoc, construite par le linguiste et séparée de la question des attestations, est un problème épistémologique de fond, mais on ne peut pas dire que ce problème soit réellement posé par les auteurs en question.)

6. Cette partie du travail de Banfield fait aujourd'hui l'objet d'un large consensus. Voir Charaudeau et Maingueneau (2002 : 192), à propos du discours direct, du discours indirect et de ce qu'ils appellent « discours indirect libre » : « Il est désormais acquis qu'il s'agit de trois formes indépendantes l'une de l'autre, c'est-à-dire qu'on ne peut pas passer de l'une à l'autre par des opérations mécaniques (Banfield 1973b). »

7. Pour « syntagme nominal » et « syntagme verbal ».

8. La propriété de récursivité associée au symbole P est indiquée par la notation P : voir chap. 1. Elle est remplacée par la notation prime dans le chap. 5 : voir p. 186, n. 14.

9. Le traducteur français traduit speaker par « énonciateur », ce qui est un peu gênant au regard de ce que Banfield écrit à propos du symbole E et de l'énonciation : « Ni le symbole E ni l'analyse qui s'y rattache ne font référence à l'énonciation. E constitue seulement un repère référentiel unique pour les éléments subjectifs, embrayeurs compris » (Banfield 2001 : 247 ; voir chap. 7, p. 286). Il doit être

clair qu'entre la linguistique énonciative d'Antoine Culioli, par exemple, qui se donne l'énonciateur comme élément primitif de la théorie, et la théorie syntaxique de Banfield, dont les termes primitifs sont les notions de compétence, de règle ou de grammaticalité, il y a une divergence théorique profonde. Voir aussi chap. 1, p. 63-67 passim, chap. 5, p. 186-187 passim et p. 187, n. 16.

10. On peut évidemment trouver des exemples de discours indirect avec guillemets, mais c'est là une autre question (voir Banfield [1982] 1995 : 185 et 425-426, n. 9, pour la reconnaissance de l'existence de « formes mixtes » dans la performance, et Rosier 1999 : 201-244, pour un inventaire qui se veut exhaustif de ces formes).

11. La notation MAINTENANT vaut pour l'ensemble des adverbes déictiques de présent.

12. Pour des compléments sur la notion de TEXTE et sur la distinction entre le niveau du TEXTE et le niveau du E, voir chap. 5, p. 187-188 et surtout chap. 6, p. 233-234, et chap. 7, p. 267-269.

13. Selon Rosier (1999 : 272, n. 29), « [...] elle n'a pas tort : si on accepte le fait que le DIL [discours indirect libre] a été théorisé comme tel, en raison de son exploitation particulière de l'imparfait. À l'oral, nous l'avons mentionné précédemment, c'est le présent qui apparaît et nous préférons parler de discours direct libre pour ces cas, en raison de la forme temporelle au présent ». Pour l'expression d'un point de vue différent, voir par exemple Authier (1978 : 83-84) et Fludernik (1993 : 73-74 passim). Il me semble clair : premièrement, qu'il existe des formes de discours indirect libre à l'oral (le plus souvent au présent, mais éventuellement aussi à l'imparfait) ; deuxièmement, que le discours indirect libre à l'oral est peu élaboré et s'étend rarement au-delà de la dimension de la phrase (pour des raisons de gestion des références au niveau de la production comme à celui de la compréhension) ; troisièmement, que le discours indirect libre à l'oral n'est utilisé que pour représenter des paroles et non des pensées.

14. Dans la version originale, la formulation du principe 1 E/1 JE et celle du principe 1 E/1 SOI sont rigoureusement parallèles (voir Banfield [1982] 2014 : 57 et 93).

15. Le terme « sujet de conscience » (subject of consciousness) est emprunté à Kuroda (voir [1973] 1979 : 189-190, 190, 197, 198 ; [1973] 2012 : 63, 64, 74, 75, 76 ; [1975] 1979 : 208, 209, 216 ; [1987] 2012 : 189, 190 ; et Banfield 1973b : 224, n. 15, où Banfield suggère qu'il pourrait être remplacé par le « point de vue » ou le « centre de conscience » d'Henry James). L'important n'est pas le terme lui-même, mais l'idée d'une notion nouvelle, distincte de la notion de locuteur, et dont la justification repose sur des faits linguistiques propres au récit de fiction.

16. Dans cette phrase, l'élément expressif, suivant la définition de Banfield, est l'adjectif « extraordinaire ». Voir chap. 1, p. 91-98, sur les adjectifs évaluatifs.

17. Pour d'autres exemples de changement de point de vue, voir chap. 7, p. 244-248.

18. Une légende veut que Banfield ne reconnaisse pas l'existence du style indirect libre à la première personne (voir Genette [1983] 2007 : 331-332, Moeschler et Reboul 1994 : 339, Rosier 1999 : 106, Reboul 2000 : 26-27). Je ne peux que renvoyer à Banfield [1982] 1995 : 158-159, 163-164, 165, 179, 189, 212, 216, 226-227, 242-244, 246.

19. La première formulation de ce modèle se trouve chez Vološinov ([1929, 1930] 2010 : 429) : « [...] sa spécificité réside dans le fait que le héros et l'auteur parlent en même temps, que dans les limites d'une seule et même construction linguistique se conservent les accents de deux voix orientées différemment ». Il est repris et développé dans Pascal (1977 : 18 passim) (avec substitution du « narrateur » à l'« auteur » de Vološinov). Il est envisagé de façon critique dans Fludernik (1993 : 319-359). Voir en revanche Genette ([1991] 2004 : 157, n. 3) pour une adoption a-critique de ce modèle.

20. Dans ma présentation de Banfield ([1991] 2016), j'ai proposé d'appeler ce test « le test de Banfield ».

21. Cette remarque, qui est une remarque de bon sens, contredit le principe Priorité du LOCUTEUR. Cependant, elle permet d'intégrer de nombreux exemples présentés comme des contre-exemples par les adversaires de Banfield. En outre, elle est compatible avec une note de l'ouvrage de Banfield concernant des exemples de style indirect libre dans *La Modification* de Michel Butor (voir Banfield [1982] 1995 : 445, n. 4). Pour d'autres cas de violations de Priorité du LOCUTEUR, voir : 194-210.

22. Voir Banfield [1982] 1995 : 325-329 et chap. 5, p. 194-195 et n. 29. Voir aussi Fludernik 1993 : 350-356 et 359 et Gibson 1996 : 149-151.

23. On trouve le même type de raisonnement dans le chapitre 1, voir par exemple p. 73-83.

24. Les termes *histoire* et *discours*, *fiktional*[s] *Erzählen* et *Aussage* sont respectivement en français et en allemand dans le texte original. Banfield ajoute en note que cette analogie a déjà été remarquée par S.-Y. Kuroda. Voir Kuroda [1974] 2012 : 87-89 ; [1975] 2012 : 102-107 et Patron [2011] 2015.

25. Le traducteur français traduit *narration* par « récit » (voir Banfield [1982] 1995 : 219, 222, 223, 224 *passim*), « récit narratif » (222, 269, 345-346) et parfois « narration » (258, 259, 271). Je préfère le terme « narration », qui est plus proche du terme original et qui permet de distinguer plus nettement, dans le cas des récits de fiction à la première personne, ceux qui relèvent de la catégorie *narration* (appelés « narrations à la première personne ») et ceux qui n'en relèvent pas (appelés *skaz* ou « récits en *skaz* »).

26. Cette expression est une variante de l'expression pure *narration* utilisée dans Banfield (1978b : 298-299 et *passim*) et rapprochée de l'expression *straight narration*, or *narrative report* qui figure dans la traduction américaine de Hamburger. Le traducteur français traduit *narration* *per se* par « récit proprement dit » (voir Banfield 1995 [1982] : 224 et *passim*) ou par « récit par excellence » (voir 236). J'utilise « narration proprement dite » pour les raisons exposées ci-dessus.

27. Ces verbes dits statifs sont mentionnés dans le chap. 2 : voir p. 117.

28. Les formalistes russes désignent par skaz (du verbe skazat', « dire », « raconter oralement ») un récit « dans lequel la construction est fondée sur le ton de la narration », « dans lequel l'articulation, la mimique, les gestes phoniques, etc., jouent un rôle particulier » (Eichenbaum [1918] 1965, 2001 : 53). Le récit en skaz ou à la forme skaz est d'abord un récit de parole, avec toutes les caractéristiques du langage parlé. Il se caractérise aussi souvent par un niveau de langue qui n'est pas le niveau standard. Cependant, d'après les écrits des formalistes russes, le récit en skaz n'est pas nécessairement un récit de fiction à la première personne au sens traditionnel.

29. Sur la situation du texte narratif comme paradigme du texte littéraire dans la théorie littéraire contemporaine, voir aussi Banfield [1982] 1995 : 25, 36, 325 ; 1995 : 11-12 ; chap. 3, p. 133-134, chap. 5, p. 196, chap. 7, p. 280.

30. Je précise que l'expression « narrateur à la première personne » ne peut être comprise que comme une abréviation de « narrateur d'un récit [de fiction] à la première personne ». Le texte original de Hamburger contient une redondance (lit. « le narrateur à la première personne du récit à la première personne »).

31. Le style désigne ici les choix individuels qu'un écrivain fait dans la langue (sens ordinaire du terme « style ») et non l'ensemble des éléments et constructions expressifs présents ou absents dans la phrase (sens technique, propre à la théorie de Banfield).

32. Voir chap. 2, p. 107, 116, 118, n. 19, 124-125.

33. Concernant la question de l'écriture, une légende veut que Banfield ne reconnaisse pas ses dettes à l'égard de Jacques Derrida (voir McHale 1983 : 28, Fludernik 1993 : 362, Philippe 2000 : 52, n. 25, qui reprend Fludernik – le dernier article va même jusqu'à faire de Banfield une représentante du déconstructionnisme, voir Philippe 2000 : 39, 47-48 et 49). Je ne peux que recommander une lecture plus attentive de Derrida ([1967] 1997 : notamment 42-

108) et de Banfield ([1982] 1995 : notamment 335-336, 355-371 et 394-395) : on verra que l'écriture au sens où l'entend Banfield (qui correspond d'ailleurs au sens ordinaire du terme) n'a rien à voir avec l'écriture ou l'archi-écriture de Derrida (qui désigne, pour aller vite, une instance qui serait la condition de possibilité de la parole et de l'écriture au sens ordinaire du terme). À propos de Banfield, on peut parler de position « autonomiste » (voir Patron 2017), mais certainement pas de « déconstruction » ou de « déconstructionnisme » (voir d'ailleurs les rares allusions qu'elle fait à ce courant théorique, Banfield [1982] 1995 : 25, 27 et 418, n. 2, et 1990 : 24). On trouve en revanche chez Banfield un autre concept d'écriture, distinct de l'écriture empirique : celui-ci est emprunté à Roland Barthes et apparaît généralement en français dans le texte original : voir chap. 3 et chap. 5.

34. Ces dénominations sont empruntées à Kuroda [1973] 1979 : 195, 200 ; [1973] 2012 : 72, 78 ; 1974 : 168, 169 ; [1974] 2012 : 85, 86, 87 ; [1975] 1979 : 214, 215, 230, n. 19 ; [1975] 2012 : 109, 110 ; Banfield 1981 : 63-64, et [1982] 1995 : 294 sqq). Banfield fait également référence à René Descartes, Bertrand Russell et Jean-Paul Sartre (voir Banfield [1982] 1995 : 294-297).

35. Voir ici même chap. 4.

36. Chap. 4, p. 170.

37. La liste pourrait être encore allongée, notamment pour inclure beaucoup d'autres exemples issus des « interludes » des Vagues.

38. L'identification de ces phrases et certains de ces exemples sont repris dans Fludernik (1996 : 192-197 passim), au point que leur découverte est parfois attribuée à Fludernik dans les discours contemporains.

39. Voir ici même chap. 1 et 5.

40. Voir chap. 1, p. 71.

41. Voir chap. 1, p. 91-98.

42. Voir chap. 5, p. 184, n. 9.

43. Voir chap. 5, p. 195.

44. Voir chap. 5, p. 185.

45. Voir chap. 5, p. 197-198.

46. Voir chap. 5, p. 182, 184, 198-199.

47. On trouve une remarque du même ordre, formulée à peu près au même moment, dans Fleischman (1990 : 394, n. 176) : « Les termes locuteur et énonciateur [...] appartiennent au métalangage des théories de l'énonciation françaises, élaborées dans des formulations légèrement différentes par Oswald Ducrot [...] et Antoine Culioli [...]. Je trouve ces termes problématiques dans la mesure où ils semblent impliquer tous les deux un sujet parlant ; cependant, seul le locuteur parle au sens strict, même lorsqu'il cite directement. »

48. Voir ici même chap. 2.

49. Voir chap. 2, p. 108-109.

50. Banfield distingue plus précisément le nombre de fois où un événement a eu lieu dans la même occasion précise et le nombre de fois où un événement s'est reproduit dans des occasions différentes. Voir chap. 2, p. 114-116.

51. Voir ici même chap. 3.

52. Certains passages de cet article sont résumés dans Philippe 2002 : 120-121 et 121, n. 3.

53. Voir chap. 3, p. 137.

54. Voir chap. 3, p. 134, n. 6, et p. 148.

55. Voir chap. 6.

56. Voir chap. 4, 6 et 7.

57. Voir chap. 4, p. 156 (traduction actualisée).

58. Voir chap. 4, p. 172.

59. Voir chap. 4, p. 167, 168-169.

60. Voir chap. 4, p. 165, 172, 179.

61. Voir chap. 6, p. 237.